

## Vignettes : David Bélanger sur Hubert Aquin, Janette Bertrand et Michèle Lalonde

David Bélanger

Number 325, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91840ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bélanger, D. (2019). Review of [Vignettes : David Bélanger sur Hubert Aquin, Janette Bertrand et Michèle Lalonde]. *Liberté*, (325), 76–76.

**Hubert Aquin, *L'invention de la mort***

Le 27 novembre 1959, René Lallemand se suicide en se jetant avec sa voiture dans le fleuve Saint-Laurent, à la hauteur de Beauharnois : ainsi résume-t-on ce premier roman d'Hubert Aquin, écrit entre 1959 et 1961, paru à titre posthume en 1991. Le Saint-Laurent est ici un tombeau, loin du tellurisme vibrant auquel Gatien Lapointe consacra une *Ode* (1963); de même, la majesté des barrages hydroélectriques dont la nationalisation allait donner le la de notre prise en charge collective est ici visitée à contre-courant – excusez-la –, car c'est vers celui de Beauharnois que roule René pour trouver la mort. Hubert Aquin nous raconte, dans ce roman, un autre Québec, désespéré, sans avenir, tout d'un passé renié. René aime Madeleine, et Madeleine l'aime, mais l'aime-t-elle assez, de la bonne façon, avec ce qu'il faut de pudeur et de don de soi? Madeleine est vieille, René a trente ans, l'intellectuel d'exception; René a du charme, Madeleine a le « ventre vergeté, défait par trois grossesses, ces seins atrophiés [...], ce nu ressemblait à une cruelle prémonition de la sénescence. Madeleine vivait avec le corps de sa mère. » Si cette femme est à sa manière un pays, à la sauce des poètes des années 1960, elle est pour le narrateur une femme-mère, taillée dans l'amour incestueux : il désire « sa Jocaste ». La métaphore se fait larmoyante quand René exprime la source de sa pulsion de mort : la France, la (mère) patrie, refuse de le recevoir comme correspondant de son journal. L'ambitieux est déconfit : il se jette avec sa voiture dans le fleuve, pour renaître, qui sait, quelques années plus tard, en flammes, dans les eaux du lac Léman – dixit *Prochain épisode*. L

— David Bélanger

**Michèle Lalonde, *Geôles***

Dans le troisième numéro de *Liberté*, Pierre Emmanuel écrivait à propos de *Geôles* de Michèle Lalonde que la poète pourrait, en son temps, « sortir de ces murs qui hantent la poésie canadienne ». En effet, à lire Lalonde, on se dit qu'on est coincé, les poèmes échouent tous aux mêmes impasses : « il y a des murs / au bout de chacun de leurs regards », écrit-elle dans l'un des morceaux les plus marquants de son opus. Même, ajoutait Pierre Emmanuel, elle pourrait « s'offrir le luxe d'une certaine pauvreté – celle des vrais poètes – et se servir uniquement des mots du dictionnaire ». Le critique en a contre les néologismes, soit. Sauf que parfois la pauvreté ne peut pas s'offrir de suivre les règles, pour toucher le réel il ne reste même plus de mains à tendre : « ils désiraient le monde / à pleines poignées / mais ils n'ont plus de paumes / ils avaient cédé leurs deux mains / au premier mendiant venu ». Condamnée dans un univers de fin du monde, où les sujets entravés n'espèrent aucun avenir, l'énonciatrice n'a d'autre luxe que de prendre la parole – même si cela ne signifie pas de se pencher pour

la ramasser dans le dictionnaire. On connaît les vers célèbres de Roland Giguère, celui de 1965 : « La main du bourreau finit toujours par pourrir. » Au contraire, chez Lalonde, il n'y a pas de bourreau à abattre, car ce sont ses propres doigts, « comme cinq mauvaises ronces », qui meurtrissent son sein. Voilà sans doute les geôles : la pauvreté authentique d'une culture qui n'a pas le luxe de suivre la norme lexicographique, ni le moyen de sauter le mur timide de son canon national. *Parle propre*, appelait Pierre Emmanuel – *Speak White*, entonnera Michèle Lalonde dans un tout autre contexte. L — DB

**Janette Bertrand, *Le refuge sentimental***

Tiré du courrier du *Petit Journal* qu'anime Janette Bertrand, *Le refuge sentimental* propose des « problèmes humains » variés. Grâce à son « intuition féminine et à un réalisme appuyé sur le bon sens », note Jean-Charles Harvey dans sa préface, Janette Bertrand trouve les solutions aux attermolements amoureux. Allant de « comment embrasser » à « comment endurer son mari », les conseils se déploient largement, et la chroniqueuse n'hésite pas à se montrer sardonique. Ainsi, répondant à la fraude que représenteraient les « falsies », ces rembourrures de soutien-gorge transformant « les buttes » en « péninsules », la chroniqueuse n'hésite pas à remettre ces messieurs à leur place : « Plusieurs hommes se plaignent des chimères-à-la-paire », commence-t-elle, mais de même pour les femmes devant leur Hercule débarrassé de son veston bien gras : « Jetez vos bourreurs, messieurs, et nous jetterons les nôtres. » La révolte reste toutefois contenue, car le « bon sens » est guidé par une lucidité fataliste. Aux appels à l'aide face aux collègues « trop colleux », Janette Bertrand répète la métaphore du temps, comme un mantra : « Il y a des loups partout. » Une jeune femme témoigne de sa vie difficile en tant que métisse, la chroniqueuse martèle : « Je ne suis pas anti-noir [sic], au contraire, mais nous vivons dans une société qui n'admet pas facilement les enfants mi-noirs, mi-blancs [sic]. C'est triste, mais c'est ainsi et pour vivre heureux il faut compter avec la société. » Une « fille-mère » est marginalisée? « Ma pauvre petite-fille [sic]! Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, que tout se paye et que vous êtes en train de payer votre dette à l'ordre. » L'ordre en 1959, voilà ce qu'on ne peut ébranler. Il faut compter avec la société. *Le refuge sentimental* ne protège ni des loups ni des discriminations. L — DB